

Montréal — IX^e Festival international des Films du Monde

Toujours plus! La compétition officielle

Simone Suchet

Number 26, Fall 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21971ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Suchet, S. (1985). Montréal — IX^e Festival international des Films du Monde : toujours plus! La compétition officielle. *24 images*, (26), 12–15.

MONTRÉAL: IX^e FESTIVAL INTERNATIONAL DES FILMS DU MONDE

Simone Suchet

Toujours plus! La compétition officielle

Le IX^e Festival des Films du Monde qui s'est tenu à Montréal du 21 août au 1^{er} septembre était à peine terminé que déjà son Président-Directeur Général nous annonçait le dixième: même lieu, même date, l'année prochaine!

Dixième édition encore plus belle, plus riche soit en un mot comme en onze: «La plus grande et la plus éclatante manifestation cinématographique au monde.»

Toujours plus: voilà bien en effet l'idée maîtresse qui semble guider Monsieur Losique pour l'organisation de son Festival. Et il y réussit... à sa manière: un public sans cesse plus nombreux, des films en nombre croissant, de plus en plus de salles et une reconnaissance quasi généralisée du milieu. Seuls mécontents, les journalistes qui s'arrachent les cheveux pour organiser leur emploi du temps et pour trouver une place. Toujours plus! Sans doute mais est-ce bien là l'intérêt d'un festival digne de ce nom? Ne serait-il pas préférable d'envisager toujours mieux et d'imposer des critères de sélection plus stricts, de viser qualité plutôt que quantité? N'y a-t-il pas danger à vouloir toujours plus, de finir par éclater comme la grenouille de la fable... celle qui voulait devenir aussi grosse que le bœuf?

Alarmisme inopportun! Pour l'instant, le FFMM fonce... droit au but, et force est de reconnaître qu'il s'améliore d'année en année surtout

en ce qui concerne la Compétition officielle qui, cette fois-ci, pouvait s'enorgueillir de quelques grands noms tels ceux de Krystoff Zanussi, Kon Ichikawa, André Delvaux, tout en présentant une sélection tout à fait honorable dans son ensemble.

La Compétition officielle comportait dix-neuf longs métrages et onze courts métrages. Côté courts, c'est le Canada qui était venu en force présentant trois films et raflant deux trophées prouvant une fois de plus son excellence dans le domaine. *The Big Snit* de Richard Condie, une production Onéfiennne tout à fait hilarante (présentant des personnages grotesques qui se querellent et finissent par être emportés dans un conflit nucléaire) a obtenu le Grand Prix. *Tony de Peltrie*, production indépendante et collective signée Pierre Lachapelle, Philippe Bergeron, Pierre Robidoux et Daniel Langlois, qui a obtenu une Mention pour l'innovation technique, a été entièrement réalisée sur ordinateur.

Côté longs métrages, dix-neuf films pour dix-sept pays; seule la France présentait plus d'un film... c'est-à-dire trois. Que dire de cette sélection? Honorable, variée, plutôt grave, présentant peu de surprise, causant quelques déceptions et se signalant par le retour en force d'un cinéma narratif et de facture plutôt conventionnelle. Remarque que nous avons d'ailleurs déjà formulée à propos de Cannes.

QUELQUES DÉCEPTIONS

À tout seigneur tout honneur! Commençons donc par le Canada, qui avec *Le Matou* a terriblement déçu la critique, même s'il a enchanté le public qui lui a décerné le Trophée Air Canada (film le plus populaire). Réalisé par Jean Beaudin d'après le roman homonyme de Yves Beauchemin, *Le Matou* échoue à recréer l'ambiance du Plateau Mont-Royal pourtant si essentielle au roman et dépouille les personnages de ce qu'ils avaient de particulier: Ratablavasky devenant ainsi un pantin comique plutôt ridicule et pas du tout inquiétant. Mal photographié, émaillé de dialogues lourdement explicatifs, mal rythmé, *Le Matou* est un produit de grande consommation terne et sans vision.

On espérait beaucoup de *Segreti Segreti* réalisé par Giuseppe Bertolucci (frère cadet de Bernardo) parce que le sujet — le terrorisme — était audacieux, et aussi parce que le cast exclusivement féminin ne pouvait manquer de faire rêver même les plus blasés: Alida Valli, Stefania Sandrelli, Lea Massari, Giulia Boschi, Rossana Podesta, Mariangela Melato et Lina Sastri. Malheureusement, le film mal structuré se perd dans des séquences belles mais vides où la symbolique est souvent naïve tout comme la psychologie des personnages qui reste superficielle surtout en ce qui concerne la terroriste. Pourtant, le film est attachant, pro-

blement grâce à l'interprétation très juste et sensible des sept comédiennes.

Autre déception de taille, *Babel Opéra* du Belge André Delvaux. Cette comédie musicale centrée autour des répétitions du *Don Giovanni* de Mozart au Théâtre Royal de la Monnaie de Bruxelles échoue à incorporer harmonieusement la fiction vraiment trop banale et le documentaire.

LES FRANÇAIS...

La France présentait trois films. *On ne meurt que deux fois* de Jacques Deray est un policier qu'on pourrait qualifier de psychologique: en effet, dans ce film centré sur deux personnages — un flic et une garce — le nœud de l'intrigue est de découvrir qui, du détective ou de la suspecte, remportera un duel basé sur la séduction. Le scénario nous ménage quelques surprises et avance avec précision et vivacité. Le dialogue signé Michel Audiard (récemment décédé)

est incisif et savoureux. *Le Pouvoir du Mal* de Krystoff Zanussi a obtenu le Prix Œcuménique. Superbe visuellement, ce film très inégal analyse la puissance du Mal tel qu'incarné par un couple diabolique Sylvie et Godefroy. Ce propos élevé et grave est maladroitement illustré par une histoire d'amour à peine crédible qui fait sombrer le film dans le mélodrame. Le ton se cherche continuellement et fluctue entre didactisme et comique. L'interprétation sans nuance de Marie-Christine Barrault enlève au personnage de Sylvie tout ce qu'il possédait de séduction trouble et inquiétante. Serge Leroy présentait *Le Quatrième Pouvoir* qui a valu à Nicole Garcia d'obtenir le Prix d'interprétation féminine. Le quatrième pouvoir, c'est celui de la presse représentée ici par un journaliste intègre (sensible et juste Philippe Noiret) et par la présentatrice vedette du journal télévisé, une jeune femme ambitieuse. Amour, corruption, trafic d'armes sont les ingrédients principaux de ce film comme il

y en a tant où le fait divers rejoint la politique.

...ET LES AUTRES

De Hongrie nous est arrivé *L'Attraction de Philadelphie* de Peter Gardos. Oszkar Sajek, acrobate devenu boiteux à la suite d'un accident, n'a qu'une seule idée: trouver un numéro sensationnel. C'est alors qu'il décide d'arracher son secret à un vieil illusionniste qui avait réussi à se libérer d'un bloc de glace. C'est l'histoire de ce combat acharné que raconte ce film serré, tendu et tout à fait passionnant dans sa première heure. Ensuite, le propos trop mince et dilué jusqu'à ses ultimes possibilités se perd dans une série de scènes qui ne font que se répéter sans apporter d'éléments nouveaux. Ce film s'est tout de même mérité le Prix Spécial du Jury.

Amère Récolte de la Polonaise Agnieszka Holland émigrée en RFA raconte l'aventure douloureuse d'un fermier moralisateur et inhibé qui

Le Pouvoir du Mal, de Krystoff Zanussi





Le Quatrième Pouvoir, de Serge Leroy

recueille une jeune Juive pendant l'occupation allemande de la Pologne. Aventure dont il ressortira blessé mais grandi et profondément ébranlé. C'est l'histoire de la relation difficile, tumultueuse et toujours passionnée qui s'établit entre ces deux êtres si différents mais également perdus que relate ce film dense et émouvant. La mise en scène claustrophobique cerne les personnages au plus près d'eux-mêmes et de leurs émotions. Elizabeth Trissenaar est juste et émouvante quant à Armin Muller-Stahl, il est tout simplement génial.

De Capo, film finlandais co-réalisé par Pirjo Honkasalo et Pekka Lehto a été inspiré par la vie de Heimo Haitto, né en 1925, violoniste de génie et enfant prodige. Ce film qui se veut une étude sur une personne privée de son enfance souffre d'un scénario inexistant et d'une mise en scène trop étudiée et froide.

Le Caviar rouge, réalisé et interprété par Robert Hossein, reprend le sujet

d'un de ses tout premiers films *La Nuit des espions*, réalisé en 1959. Le propos est mince, la mise en scène, faussement lyrique, est lourde..., le film banal et ennuyeux.

On a bien du mal à saisir le propos de Kon Ichikawa dans son dernier film *Ohan*, tellement la psychologie des personnages semble située à des années-lumière de la nôtre et tellement les situations nous paraissent aberrantes. *Hard to Swallow* du Yougoslave Srdjan Karanovic est une comédie au ton caustique. Des amis de jeunesse — intellectuels socialistes nantis — se retrouvent pour une soirée exceptionnelle à l'occasion du passage d'un de leurs amis qui réside à l'étranger. On pense à *The Big Chill* ou même à la *Quarantaine*. Certains personnages sont bien campés, en particulier celui du présentateur-télé qui craint les repré-sailles pour avoir un peu «forcé» son commentaire. Le film dégénère en beuverie... le propos se perd dans l'alcool et le spectateur écœuré sort

de là avec des haut-le-cœur! *Damul*, du jeune réalisateur indien Prakash Jha, est un film sobre et émouvant. Sans jamais forcer le trait, ce film intelligent dénonce implacablement l'exploitation systématique faite aux paysans de la région du Gange qui, sous couvert de protection, sont pris au piège et réduits à l'esclavage. Le film se présente sous forme de chronique qui révèle peu à peu, et dans ses moindres détails, ce système odieux qui passe par la corruption politique, le vol et l'assassinat. *The Quiet Earth* de Geoff Murphy (Australie) est un film tout à fait intéressant et original sur un sujet-bateau: la fin du monde. Le film se signale par un grand sens du gag visuel, une imagination très vive, drôle et souvent inquiétante.

LE GRAND PRIX

C'est *Padre Nuestro* de l'Espagnol Francisco Regueiro qui a obtenu le Grand Prix des Amériques. Un vieux Cardinal à la veille de sa mort, revient au pays natal pour y régler



Padre Nuestro, de Francisco Regueiro

son héritage et pour se mettre en paix avec lui-même. Ce n'est pas chose aisée et cela d'autant moins que le Cardinal a eu autrefois une fille aujourd'hui prostituée et elle-même mère d'une enfant. Cette histoire croustillante est rondement menée, ponctuée de scènes cocasses et de situations scabreuses, émaillée de plaisanteries pas toujours du meilleur goût mais souvent marrantes...

Penelope Spheeris a voulu montrer dans *The Boys Next Door* que les pires criminels sont souvent des êtres parfaitement normaux, doux, ceci jusqu'à l'explosion de violence meurtrière. Son film débute comme un documentaire et nous laisse espérer une démonstration rigoureuse et sobre. Mais les bonnes intentions ne faisant pas nécessairement les bons films, *The Boys Next Door* bascule et se transforme en une banale histoire de voyous avec têtes éclatées et sang à profusion. Les explications psychologiques sont plus que sommaires et le scénario est prévisible dans ses

moindres détails. Heureusement, il y a Charlie Sheen (fils de Martin) qui s'y révèle un jeune acteur au talent très prometteur.

Rien à dire de *The Empty Beach* de l'Australien Chris Thomson: ce thriller, d'où le frisson est absent et qui se déroule sur fond de mer bleue, est d'un mortel ennui. *Baryton* de Janusz Zaorski (Pologne) raconte l'histoire d'un chanteur d'opéra qui rentre au pays après vingt-cinq ans d'une carrière internationale fort réussie. La vedette est accueillie à bras ouverts avec tapis rouge et champagne... mais voilà qu'elle perd la voix! Ce qui est passionnant dans ce film alerte et enjoué, interprété avec beaucoup d'intelligence, c'est tout ce qui entoure le chanteur: sa femme, ses amis, ses collaborateurs, tous très finement cernés. De plus, l'histoire se déroulant en 1933 nous permet de comprendre de l'intérieur ce qu'étaient les enjeux et les compromissions du nazisme. *Border Town* de Lino Zifeng (République

Populaire de Chine) se déroule au tout début du siècle. C'est l'histoire d'un vieux passeur qui se préoccupe de l'avenir de sa petite-fille dont il a la charge. Assez joli, agréable, conventionnel et bien-pensant, ce film s'est mérité le Prix du Jury.

Dix-neuf films, dix-neuf histoires, pas de chef-d'œuvre mais quelques beaux moments offerts surtout par des comédiens et comédiennes souvent magnifiques, toujours justes et émouvants. Serait-ce le début d'une nouvelle époque... celle des acteurs?